

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR M. LE BARON

DE BARANTE

PRÉSIDENT D'HONNEUR

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES & ARTS DE CLERMONT-FERRAND

Lue à cette Académie dans la séance du 5 décembre 1867

PAR

M. G. MOULIN

Membre honoraire.

En quel nombre sont-ils donc ceux qui sont restés
debout, dans l'abaissement presque universel des
esprits et des courages?

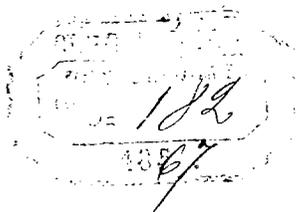
(*Discours de Royer-Collard. — Session de 1815.*)

CLERMONT-FERRAND

FERDINAND THIBAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

Rue Saint-Genès, 8-10.

1867.



NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR M. LE BARON

DE BARANTE



MESSIEURS,

Vous avez bien voulu me confier le soin de rendre, suivant vos pieux usages, un suprême hommage à l'illustre confrère que la mort nous a ravi l'an dernier et que vos unanimes acclamations décoraient naguères du titre exceptionnel de président d'honneur (1).

S'il s'était agi d'un éloge par discours académique, j'aurais, pour de trop bonnes raisons, décliné la mission qui m'était proposée. Mais dans une de ces grandes solennités littéraires qui ont le privilège de fixer et de charmer l'attention publique, l'éloge de M. de Barante sera fait par l'éminent et puissant écrivain que l'Académie française lui a donné pour successeur (2).

Vous ne pouviez, Messieurs, me demander et je ne pouvais vous offrir qu'une simple Notice biographique.

(1) ART. 3 DU RÈGLEMENT DE L'ACADÉMIE. — « L'Académie peut se choisir » un Président d'honneur, qui préside de droit toutes les séances auxquelles il assiste. »

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 JANVIER 1862. — « M. de Barante est proclamé par acclamation président d'honneur. »

(2) On sait que le successeur élu de M. de Barante est le Père Gratry, de l'Oratoire, que l'Académie de Clermont a l'honneur de compter parmi ses Associés libres. La séance de réception sera présidée par M. Vitet, l'un des hommes que M. de Barante a le plus honorés et le plus aimés.

J'ai beaucoup connu M. de Barante, ce qui revient à dire que je l'ai beaucoup aimé. Il a été un des grands respects, une des vives admirations de ma vie. Je ne pouvais pas me refuser à l'honneur et aussi au plaisir de vous parler de lui. Et quand, m'étant mis à l'œuvre, il m'a fallu étudier de plus près sa noble et pure existence, le suivre, au milieu des vicissitudes de son temps qui a été en partie le nôtre, dans ses actes si sages, si modérés, mais toujours si fermes et si conséquents; quand j'ai relu ses nombreux ouvrages, tant de charmantes et cependant sérieuses compositions, — en contemplant dans son harmonieux ensemble, dans sa puissante unité morale, cette double carrière d'homme public et d'écrivain, j'ai senti s'accroître en moi la tendre vénération que j'ai vouée à sa mémoire; j'ai aussi éprouvé pour l'Auvergne qui a produit un tel fils, pour notre cher pays, un sentiment de fierté qui ne peut manquer de trouver de l'écho dans cette enceinte.

Né à Riom, le 10 juin 1782, M. le baron Amable-Guillaume-Prosper BRUGIÈRE DE BARANTE, est décédé sur notre terre d'Auvergne, au château de Barante, le 21 novembre 1866. Dieu l'a fait ainsi vivre de longues années dans la période de temps la plus agitée, la plus orageuse, la plus féconde en luttes et en bouleversements de tout genre, qu'aient encore connue, que connaîtront peut-être jamais les sociétés humaines. Enfant, il avait vu s'écrouler l'ancien régime et la vieille monarchie française, éclater l'immense révolution qui allait ébranler et changer le monde. En fin de compte, il a vu successivement naître, vivre et mourir, dans les conditions les plus diverses, souvent les plus contraires, dix ou onze gouvernements dont, à son dernier jour, il aurait pu dire avec le vers du poète :

« Je n'ai fait que passer... ils n'étaient déjà plus ! »

Et il n'a pas été témoin stérile, spectateur désintéressé de tous ces prodigieux événements. Il lui a été donné souvent, depuis le commencement du siècle, d'y participer par l'action

administrative et politique dans les situations les plus élevées de l'Etat, par sa parole toujours écoutée dans nos assemblées délibérantes, par sa vaillante plume de publiciste et d'historien. A vrai dire, la vie publique de M. de Barante, si elle était complètement racontée, serait une partie considérable de l'histoire contemporaine. Là est l'écueil de mon sujet, l'inévitable difficulté dont votre indulgence voudra bien me tenir quelque compte. J'aurais trop à dire ; je dirai trop et je n'aurai pas dit assez.

Ainsi, Messieurs, comment ne pas retracer quelques souvenirs de la famille si ancienne dans la province, si considérée à la sénéchaussée d'Auvergne ? Comment surtout ne pas vous parler du père de M. de Barante, fort distingué et lettré lui-même, que nos pères ont connu et honoré pour ses vertus et pour ses lumières ; qui, par ses exemples comme par ses leçons, a tant contribué à former dans son fils l'esprit du grand écrivain, et, ce qui vaut mieux encore, l'âme du grand homme de bien ?

I.

La famille Brugière de Barante est, vous le savez, originaire de Thiers. Elle possédait, depuis 1617, dans la banlieue de cette ville, la terre-noble dont elle porte le nom. Vers le milieu du dix-septième siècle, elle s'établit à Riom et se voua à l'exercice des fonctions judiciaires. C'était, suivant le langage du temps, une famille de robe, c'est-à-dire, de magistrature et de barreau. Le goût et la culture des lettres y étaient héréditaires comme l'intégrité professionnelle et l'honneur.

Sans trop abuser des détails généalogiques, je voudrais, en rappelant quelques ancêtres, établir cette filiation de vocation littéraire, vraiment bien remarquable, puisqu'elle s'est étendue à cinq générations successives de la même famille.

Je citerai dans l'ordre chronologique Antoine Brugière de Barante, avocat, docteur en droit, esprit très-cultivé pour son temps, qui avait épousé la sœur du célèbre jurisconsulte Prohet, commentateur de la Coutume d'Auvergne avant Chabrol.

Son fils , Claude-Ignace de Barante , né en 1670 , était un véritable homme de lettres. Ami de Lesage et de Régnard , comme eux auteur dramatique , il avait composé et fait jouer plusieurs pièces de théâtre qui figurent dans la collection de Ghérardi ; il avait aussi publié des ouvrages fort estimés d'érudition et de critique littéraire (1). Après avoir passé sa jeunesse à Paris , il fut pourvu d'une charge de conseiller à la sénéchaussée d'Auvergne , qu'il résigna bientôt pour se livrer au libre exercice de la profession d'avocat. Orateur et jurisconsulte éminent , il siégea comme procureur général à la grande commission chargée d'organiser le régime forestier dans la province.

Sébastien de Barante , fils aîné de Claude-Ignace , fut aussi envoyé à Paris pour y terminer ses études , et placé sous la direction d'un ami de son père , le poète Dauchet. Le jeune étudiant fut invité par son maître à composer une épître dédicatoire en vers que Dauchet trouva si bien faite qu'il n'hésita pas à se l'approprier et à la publier sous son nom. Rentré à Riom où les jeunes de Barante revenaient toujours après un certain temps de stage dans la capitale , Sébastien y fut avocat et magistrat. Il avait épousé M^{lle} Archon des Pérouses , nom vénéré dans notre magistrature , que nous avons vu dignement porté , de nos jours , par un honorable président de la cour impériale.

J'ai hâte d'arriver au fils de Sébastien , un autre Claude-Ignace , qui doit occuper une plus grande place dans cette Notice , non-seulement par son mérite personnel et ses titres littéraires , mais aussi parce qu'il a été le père de Prosper de Barante , notre illustre confrère , et que son existence se trouve ainsi naturellement unie et mêlée à une partie de celle que je dois raconter.

Claude Brugière de Barante (c'est par ce prénom que nous

(1) On lui doit une traduction de la fable de Psyché dans l'Ane d'or d'Apulée ; un recueil d'épigrammes ; un travail fort apprécié par les érudits sur les fragments de Pétrone trouvés à Belgrade.

L'esprit de Claude-Ignace de Barante était proverbial en Auvergne , puisque de son vivant et même après sa mort , on disait : *Avoir de l'esprit comme Brugière.*

devons le distinguer), né en 1744, avait été élevé au collège des Oratoriens de Juilly, où il eut pour condisciples, pour amis, M. de Bonald, le célèbre philosophe, et le brillant comte de Narbonne, dont, avec un art exquis, M. Villemain a fait revivre la grâce et l'esprit dans ses Souvenirs contemporains (1). Comme son père et ses aïeux, il était allé compléter son éducation dans la société de Paris, si pleine alors de charmes et d'enseignements. Il était, en 1780, lieutenant au bailliage criminel de Riom, quand il fut marié à M^{lle} Tassin de Villepiond, fille du procureur du roi au présidial d'Orléans, intendant des finances du duc d'Orléans.

Cette union donna naissance à six enfants (2), dont Prosper de Barante était l'aîné.

Sa première éducation fut l'objet des soins les plus assidus et les plus touchants.

« Je ne peux, écrivait-il vers la fin de sa vie dans ses Souvenirs intimes, je ne peux songer sans un attendrissement profond, sans une reconnaissance inexprimable, à ce que mes parents ont été pour moi, à ce que je dois à une tendresse et à des soins sans exemple. Du plus loin qu'il m'en souvienne, je me les rappelle occupés de moi et sans cesse et toujours dans l'idée de développer mon âme et mon esprit, toujours avec une affection éclairée, raisonnable et prévoyante. »

(1) Claude de Barante était aussi lié d'une étroite amitié avec Adrien Dupont, qui devait être un des membres les plus considérables de l'Assemblée constituante.

(2) Ces six enfants ont été :

1^o. Amable-Guillaume-Prosper ;

2^o. Adrienne Brugière de Barante, née en 1784 et morte en 1809 ;

3^o. Claude-Ignace-Anselme, officier de cavalerie, blessé dans la campagne de 1807 ; plus tard, inspecteur-général des forêts de la couronne, receveur-général du Puy de-Dôme.

4^o. Charles-Alexandre, né en 1788, officier de chasseurs, tué au passage de la Piave le 18 mai 1809 ;

5^o. Amable, né en 1790, mort à l'École militaire le 10 mars 1808 ;

6^o. Sophie-Félicité Brugière de Barante, mariée à M. Anisson du Péron, ancien pair de France, décédé en septembre 1852.

On instruisait Prosper en l'amusant. Les premiers livres mis en ses mains avaient été composés par M. et M^{me} de Barante pour leur jeune famille. C'était une grammaire raisonnée extraite de Dumarsais, Duclos et Condillac ; ce fut plus tard une géographie élémentaire précédée de dialogues écrits par la mère, géographie connue sous le nom de M^{me} de Barante, que plusieurs d'entre nous, et je suis de ce nombre, ont apprise et récitée dans leur enfance.

Très-avancé dans ses premières études, Prosper fut, avant l'âge de neuf ans, placé au collège d'Effiat qui était la principale école de la noblesse et de la haute bourgeoisie d'Auvergne.

Mais la révolution était commencée, je veux dire, déclarée ; car elle avait commencé de plus haut et de plus loin. Elle marchait à pas de géant, avec l'impétuosité française, dans la voie du bien, aussi dans la voie du mal, bientôt, hélas ! et de plus en plus dans celle du mal. Par sa nature et ses aspirations généreuses, par ses profondes études de droit public, Claude de Barante était un homme ou, comme on disait alors, un patriote de 89. Il avait appelé de ses vœux les réformes nécessaires et raisonnables inscrites dans les cahiers des Etats généraux, les conquêtes libérales, les principes de justice, d'humanité, d'égalité civile, qui porteront éternellement la date de cette mémorable époque. Mais il ne voulait ni la désorganisation des pouvoirs, ni le renversement de la monarchie, ni les chimères plus ou moins séduisantes qui, en révolution, enfantent promptement les désastres et les crimes.

Après la suppression des parlements et des cours de justice, quand il eut été fait table rase des vieilles institutions judiciaires, naguères si respectées et si chères à la nation, l'ancien magistrat, à peine âgé de trente-huit ans, se retira avec sa famille, déjà nombreuse, dans le manoir de ses pères. Prosper ne tarda pas aussi à revenir d'Effiat à Barante. L'ingrate République française allait fermer l'école qui avait cependant donné à ses armées un de leurs plus vaillants capitaines, un héros antique, notre grand et immortel Désaix !

Bientôt les massacres de septembre, le procès du roi et le

supplice du 21 janvier, les proscriptions et les échafauds, la mort de la reine, glaçaient d'horreur les habitants de Barante comme toutes les âmes honnêtes et tous les bons citoyens.

Un jour, c'était au mois de mars 1794, une troupe de sbires entoura le château; Claude de Barante fut arrêté comme suspect et jeté dans les prisons de Thiers, où se trouvaient les hommes les plus honorables et les plus distingués du pays.

M^{me} de Barante, quoique souffrante et affaiblie par une couche récente, se rendit aussitôt à Paris, sollicitant la mise en liberté de son mari, qui ne lui fut accordée que par un hasard providentiel, après de longs et persévérants efforts. Pendant l'absence prolongée de la courageuse épouse, Prosper devenu, à l'âge de douze ans, le chef de la famille et de la maison, allait chaque jour à Thiers porter à son père des consolations et des secours. Là, autour de la prison, il entendait les vociférations révolutionnaires et ce chant sinistre qui n'était jamais sorti de sa mémoire :

Il faut du sang, il faut du sang
Pour affermir la république.

Claude de Barante avait été rendu à sa famille. Mais toute mise en liberté était alors bien précaire; une nouvelle arrestation était possible. On l'annonçait comme imminente quand éclata le mouvement de thermidor. La terreur et les principaux terroristes tombaient enfin sous leurs exécrables forfaits. Les honnêtes gens pouvaient respirer et compter sur un lendemain. Chacun se reprenait à la vie et à ses espérances, aux projets d'avenir. M. et M^{me} de Barante étaient aussitôt revenus à leur plus chère préoccupation, qui était l'éducation de leurs enfants.

Prosper fut placé dans une des meilleures institutions de Paris où il remportait tous les prix. Puis on le destina à l'École polytechnique, déjà fort en vogue à cette époque, et qui compta, à ses débuts, parmi ses élèves, tant de noms devenus illustres. Il ne réussit pas dans un premier examen :

mais, l'année suivante, après avoir reçu les leçons d'un jeune répétiteur, bien obscur alors, qui devait être un jour l'un des plus grands mathématiciens de son temps, du célèbre Poinsot, il sortit victorieux d'une seconde épreuve. Quarante ans plus tard, l'élève et le maître se retrouvaient collègues sur les bancs de la pairie de la monarchie de 1830.

Prosper de Barante venait de prouver qu'il avait, comme un autre, plus que beaucoup d'autres, l'intelligence des mathématiques; mais il n'en avait pas l'amour qu'on ne se donne pas à volonté. Ce qu'il aimait avec passion, c'étaient les livres d'histoire, de littérature, de philosophie; les longues lectures dans sa chambre solitaire; les conversations spirituelles de la société de Paris, qui commençait à renaître avec tous les charmes de la délivrance. Déjà même, dans ce jeune homme ou cet adolescent de dix-sept ans, mûri par les dures épreuves que nous venons de raconter, se manifestaient une disposition de caractère, un trait distinctif que nous retrouverons en lui jusqu'à son dernier jour: le goût de l'observation et de la réflexion politiques.

Les événements qui se succédaient avec rapidité lui en avaient déjà donné et devaient lui en offrir prochainement d'amples sujets.

Quand il avait été conduit pour la première fois à Paris par son père, il y était arrivé la veille du treize vendémiaire. Il avait entendu le canon qui, sous les ordres du lieutenant de Barras, faisait si rude justice de l'émeute soulevée contre la Convention.

Plus tard, il avait vu et compris le dix-huit fructidor, ce retour momentané aux violences et aux proscriptions révolutionnaires, ce coup d'Etat fait pour sauver la République, en attendant celui qui devait bientôt la renverser.

Enfin, comme il allait en vacances à Barante, après sa première année d'Ecole polytechnique, par notre vieille route du Nivernais, il rencontrait à Briare le général Bonaparte, revenu d'Egypte bien irrégulièrement, puisque c'était sans